

# J'aurai "vu" un Concile!

Autor(en): **Barbey, Léon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **91 (1962)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040415>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Bulletin pédagogique

Revue mensuelle de la Société fribourgeoise d'éducation

---

*Rédaction* : Léon Barbey, Centre de Recherche pédagogique,  
237, rue de Morat, Fribourg, et Maxime Brunisholz, Fribourg.

*Administration* : Paul Simonet, secrétaire à la Direction de l'Instruction publique, 8 rue Louis-Chollet, Fribourg. C. C. P. IIa 153 : Administration du B. P.

*Abonnement* (y compris cotisation SFE) : 10 fr.

Le *Bulletin pédagogique* paraît 12 fois par an, soit le 15 de chaque mois (sauf en août) et le 1<sup>er</sup> mai.

---

## J'aurai «vu» un Concile !

Quand ces lignes paraîtront, le deuxième Concile du Vatican aura commencé.

Un concile, un concile œcuménique, c'est un de ces événements qu'au temps de nos études théologiques, il y a trente et quelques années, nous étudions avec l'idée que, de notre vivant, il ne s'en reproduirait pas de cette sorte. A vrai dire, c'était plutôt une idée sous-entendue, car en ce qui nous concerne, nous et nos maîtres, il serait faux de prétendre, comme aujourd'hui Jean Guitton, que « tous pensaient qu'après la définition de 1870 sur l'Infaillibilité, il n'y aurait plus jamais de concile » (*Dialogue avec les précurseurs*, Aubier, 1962, p. 267, – un très beau livre au demeurant). Mais l'idée était bien un peu dans l'air que cela appartenait au passé, à l'histoire, au cours d'histoire.

Dans l'ordre des idées pures, certes rien ne rendait impossible la convocation d'un concile à n'importe quel moment. D'autant moins que celui du Vatican avait été interrompu, suspendu, plutôt que formellement terminé. Mais psychologiquement comment apercevoir le moindre commencement de probabilité à la proximité d'une pareille perspective ?

Entre le Concile de Trente et celui du Vatican, trois cents ans s'étaient écoulés. Comment croire, sur quel indice être porté à croire que nous eussions quelque chance d'être contemporains d'un nouveau Concile ?

La proclamation dogmatique de l'infaillibilité pontificale, le rôle visiblement croissant de la Papauté, l'éminence des personnalités qui se succédaient sur le siège de Pierre, la facilité des communications avec Rome de toutes les portions de l'Eglise, et du même coup la centralisation romaine aussi : tout cela nous inclinait à opiner plus ou moins consciemment, et parfois plus ou moins théologiquement, que le rôle du concile général, cette institution normale de l'Eglise, était peut-être moins nécessaire ou moins opportun maintenant qu'il ne l'avait été jadis. On pouvait le regretter, on pouvait l'estimer heureux, cela passait presque pour un fait acquis à l'histoire moderne de l'Eglise aux yeux de qui croyait avoir le « sens de l'histoire ».

Nous ne sombrions pas pour autant dans un « papisme » exagéré ou fanatique. Car nous savions bien que la définition *ex cathedra* n'est pas le régime quotidien de la vie de l'Eglise et que le dogme promulgué au concile de 1870 n'impliquait nullement ce sens-là. La preuve en est que, à côté de l'idée plus ou moins nette de l'improbabilité d'un prochain concile, nous nourrissions également celle de l'improbabilité de voir, au cours de notre vie, une nouvelle définition *ex cathedra*. Et il y eut, le 1<sup>er</sup> novembre 1950, la définition de l'Assomption de Marie, par le Pape Pie XII.

Qu'est-ce à dire ? Que signifient ces surprises successives, qu'il serait vain et même nuisible de ne pas avouer ? Tout simplement ceci : que nous avons fait par là l'expérience que tous, tant que nous sommes, et fût-ce au moment de notre plus grande ferveur, nous n'arrivons jamais, à moins d'être des saints, à vivre psychologiquement tout ce que comporte notre foi, et ici, en particulier, notre foi à l'Eglise.

\*

Car la voici, cette Eglise, sous la houlette d'un pasteur chargé d'années, qui se remet tout tranquillement, tout naturellement, si je puis dire, à réunir un Concile œcuménique en l'an de grâce 1962, comme aux temps de sa jeunesse. Tout tranquillement : prouvant par là qu'elle continue à être ce qu'elle est et agit comme telle, en dépit de l'appauvrissement de l'image que nous nous sommes faite d'elle, nous, ses fils, et si humiliée qu'elle ait pu paraître après tant d'attaques, de persécutions, de dénigrement de la part de ses ennemis. Tout naturellement aussi : prouvant par là que le Concile reste l'une de ses institutions essentielles, extraordinaire, si l'on veut, par la rareté relative de sa convocation et par la solennité de sa célébration, mais ordinaire par la normalité de son fonctionnement.

En un sens et sous cet aspect, quelles que soient les décisions que prendra l'Eglise enseignante ainsi rassemblée, et avant même que nous les connaissions et les recevions, le seul fait de la réunion du Concile œcuménique constitue un événement susceptible de faire vibrer notre cœur de fils de l'Eglise.

\*

Et tout autant, notre cœur d'éducateurs catholiques.

Il n'est sans doute pas un maître de chez nous qui n'en ait parlé et n'en parlera encore à ses élèves. Un de nos collaborateurs a du reste publié à leur intention des schémas de leçons dont ils auront pu tirer profit.

Si nous nous permettons d'y revenir, c'est avec une préoccupation très précise. Le Concile fait partie aujourd'hui de ce qu'on appelle l'actualité. Le sens chrétien veut pourtant qu'on ne le ravale pas au niveau « des actualités », telles qu'on les présente parfois au cinéma, à la télévision et surtout dans une certaine presse. Que ce soit trop attendre de quelques-uns, nous le savons et nous n'y pouvons rien. Mais nous pouvons du moins et nous devons éviter de leur faire écho en entretenant nos élèves uniquement ou principalement des aspects extérieurs et très accessoires du Concile, de ses côtés pittoresques, curieux, voire sensationnels, encore moins de ses petits côtés (il en est partout où il y a des hommes).

Le Concile est un événement religieux.

A travers le Pape et les évêques qui y participent, c'est un message de Dieu qui va se faire entendre au monde. Non point une nouvelle parole : la Révélation est achevée. Mais une meilleure élucidation du sens de cette Parole, de ce que signifie pour nous, aujourd'hui, cette Parole proférée depuis deux mille ans, et qui apparaîtra mieux, soit par opposition avec certaines idées et tendances modernes, soit aussi, qu'on ne le méconnaisse pas, grâce à l'éclairage positif que d'autres idées et besoins modernes peuvent y apporter. Une meilleure détermination également des attitudes qui nous incombent à tous comme le devoir du vrai chrétien de notre temps.

Si nous n'osons compter que toute « information » que nous lirons sur le Concile soit écrite dans le style chrétien, il dépend de nous que toute « leçon » que nous donnerons sur le Concile fasse passer ou non, à nos élèves, le sentiment de cette sorte de rapprochement de Dieu, de cette présence permanente mais comme ravivée de la parole du Christ, vivante dans l'Eglise vivante.

C'est dire que nos leçons sur le Concile, comme toute leçon de Bible ou de catéchisme, doivent être préparées, situées, éclairées et animées par notre prière. Nous les ferons alors en apôtres et non point avec la vaine ambition de livrer une chronique sur des actualités palpitantes, mais éphémères.

LÉON BARBEY